

L'ÉVANGILE

ET LES INDIVIDUALITÉS

«... Jésus entra dans un bourg et une femme, nommée Marthe, le reçut dans sa maison. Elle avait une sœur nommée Marie qui, se tenant assise aux pieds de Jésus, écoutait sa parole.

Mais comme Marthe était distraite par divers soins, elle vint et dit à Jésus : Seigneur, ne considères-tu point que ma sœur me laisse servir toute seule ? Dis-lui donc qu'elle m'aide aussi.

Et Jésus lui répondit : Marthe, Marthe, tu t'inquiètes, et tu t'agites pour beaucoup de choses. Mais une seule chose est nécessaire : or, Marie a choisi la bonne part qui ne lui sera point ôtée. »

(Luc, X, 38-42.)

« Alors Jésus frémissant de nouveau en lui-même vint au sépulcre. C'était une grotte et on avait mis une pierre dessus. Jésus dit : Otez la pierre. Marthe, sœur du

mort, lui dit : Seigneur, il sent déjà mauvais, car il est là depuis quatre jours. Jésus lui répondit : Ne t'ai-je pas dit que si tu crois, tu verras la gloire de Dieu?... Quand il eut dit cela, il cria à haute voix : Lazare, sors de là ! Et le mort sortit ayant les mains et les pieds liés de bandes et le visage enveloppé d'un linge. Jésus leur dit : Déliez-le et le laissez aller. »

(Jean, XI, 38-40, 43-45.)

« Six jours avant la Pâque, Jésus vint à Béthanie où était Lazare qui avait été mort et qu'il avait ressuscité. On lui fit là un souper ; et Marthe servait et Lazare était un de ceux qui étaient à table avec lui. Alors Marie ayant pris une livre de parfum de nard pur, d'un grand prix, en oignit les pieds de Jésus et les essuya avec ses cheveux ; et la maison fut remplie de l'odeur de ce parfum. »

(Jean, XII, 1-3.)

La famille de Béthanie est la seule dont l'Évangile fasse mention comme ayant été honorée de l'amitié particulière du Sauveur. Entrons aujourd'hui, mes frères, dans cet intérieur devenu sacré, et observons le caractère des deux sœurs dans leurs rapports avec Jésus. Nous verrons se dessiner les figures de Marthe et de Marie dans trois cadres successifs, le cadre du bonheur, le cadre de l'épreuve, le cadre de la délivrance ; et ces natures si différentes, j'ai presque dit si opposées, s'unir dans

le service du Maître. Individualités pleines de vie et de relief, vraies comme la nature, vraies comme l'Évangile, elles marquent la richesse de l'ouvrier divin qui sait réaliser une unité sublime dans la merveilleuse variété de ses créations.

A quelque distance de Jérusalem, sur le versant oriental de la montagne des Oliviers, se cachait dans un pli de terrain le bourg de Béthanie. Les voyageurs qui l'ont visité le représentent toujours comme un lieu propice à l'intimité et à la mysticité sainte. « Ni les rumeurs de la foule, dit l'un d'eux, ni les disputes des prêtres et des scribes, n'en venaient troubler le silence sacré ¹. » C'est là que vivait cette famille, immortalisée par ces mots si simples : « Or Jésus aimait Marthe, et Marie et Lazare. »

J'ai appelé un cadre de bonheur celui dans lequel nous rencontrons pour la première fois les hôtes de Béthanie. Le bonheur, chose relative à laquelle se mêle toujours quelque imperfection, et qui dépend bien moins des circonstances extérieures que des dispositions du cœur ! Lazare n'avait ni le

1. M. de Pressensé. — Le pays de l'Évangile.

rang, ni la richesse, ni aucun des privilèges que le monde envie. Marthe, toujours nommée la première, était peut-être veuve : mais veuve, ou librement vouée au célibat, elle était née pour le dévouement, non pour la préoccupation égoïste d'elle-même ; et, riche d'activité, elle s'était donnée à son frère et à sa sœur avec la générosité des natures simples et fortes. Marie, plus jeune que Marthe, ne connaissait pas non plus le bonheur conjugal qui aurait certainement répondu à bien des aspirations de son âme ardente : elle aimait son frère et sa sœur comme on aime ces êtres qui ont partagé nos joies ou nos douleurs enfantines, qui ont grandi autour du même foyer. Mais sa nature mystique, son cœur tendre et profond, dépassait le cercle des affections domestiques, comme la liqueur généreuse et bouillonnante dépasse les bords du vase qui essaie de la contenir.

Les deux sœurs avaient trouvé en Jésus, chacune selon son caractère, le complément de leur bonheur terrestre. Jésus n'était-il pas l'ami incomparable, l'hôte auguste de leur foyer ? Lorsqu'il venait les visiter, fatigué par la marche, par son activité bienfaisante, par sa lutte journalière contre le mal, aussitôt la prévoyante Marthe se mettait en mouve-

ment pour le bien recevoir : aurait-elle jamais assez d'empressement, assez d'attentions pour un hôte aussi précieux ? Marie, au contraire, recueillie et silencieuse, songeait à recevoir et non à donner : elle s'asseyait aux pieds de Jésus pour écouter sa parole, et perdue dans une muette extase, elle adorait.

Heureuses les âmes, heureuses les familles qui accueillent ainsi Jésus, l'hôte mystérieux ! Il répand sur toutes leurs joies un reflet divin et vient combler par des compensations célestes les lacunes de leur bonheur.

Cependant, dans l'une des visites du Sauveur à Béthanie, un reproche s'est échappé des lèvres de Marthe : « Seigneur, ne considères-tu pas que ma sœur me laisse servir toute seule : dis-lui donc qu'elle m'aide aussi. » Jésus répond en lui faisant à son tour un reproche, mais un reproche plein de douceur : « Marthe, Marthe, tu t'inquiètes et tu t'agites pour beaucoup de choses, mais une seule chose est nécessaire. Or Marie a choisi la bonne part, qui ne lui sera point ôtée. »

N'êtes-vous pas tentés, mes frères, de trouver Jésus sévère pour Marthe, partial pour Marie ? Ces deux individualités différentes, l'une plus idéale, l'autre plus pratique, n'ont-elles pas chacune leur

prix? Si attrayante que fût Marie, que serait devenu cet intérieur domestique sans l'obligeante Marthe qui était comme le bon génie du foyer? Aussi nous ne pensons pas que Jésus ait voulu faire le procès à l'individualité de Marthe considérée en elle-même, mais aux défauts auxquels cette individualité pouvait donner lieu. « Tu m'honores, semble-t-il lui dire, tu te préoccupes de faire à ton hôte un accueil digne de lui ; mais as-tu bien pénétré le secret de ma nature? Ne me traites-tu pas plutôt comme un ami terrestre que comme un ami céleste? Si tu savais qui je suis, tu cesserais tes apprêts extérieurs et tu ne songerais qu'à disposer ton âme à m'écouter et à me comprendre. » Vous le voyez, Jésus reprend non son caractère, mais les défauts de son caractère : évidemment, chez Marthe l'activité a dégénéré en dissipation d'esprit, le soin des choses terrestres en souci des choses terrestres ; elle s'absorbe dans le monde extérieur, et laisse sommeiller ses instincts spirituels. Marie au contraire, en présence de Jésus, ne voit que le monde invisible dont il est le représentant et, au risque d'encourir le reproche de sa sœur, elle n'a de pensée que pour l'Être divin qui en s'asseyant dans sa demeure l'a transformée en temple.

Les individualités diverses sont voulues de Dieu puisqu'il les a créées, comme il a créé dans la nature la diversité des aspects qui frappe nos yeux. L'œuvre de Dieu ne présente jamais un caractère d'uniformité et d'étroitesse : tout y est variété, contraste, mouvement et vie. L'ombre et la lumière, l'astre et le brin d'herbe, la goutte de rosée et la vaste mer, les vallées et les montagnes concourent à l'harmonie de la création. Il en est de même dans le monde moral : les natures fortes sont faites pour appuyer les faibles, comme les faibles pour servir l'énergie des fortes. Il faut des caractères méditatifs pour concevoir les grandes choses, et des caractères pratiques pour les exécuter. Il faut des esprits absolus pour maintenir l'intégrité des principes, et des esprits conciliants pour les faire passer dans la réalité. Parmi les hommes qui jouent un rôle dans l'histoire, les uns créent, les autres organisent; ceux-ci entraînent, ceux-là modèrent; ceux-ci ont l'élan et la hardiesse, ceux-là la sagesse et la persévérance. Voyez dans le cercle immédiat des disciples de Jésus-Christ l'impétueux saint Pierre, le profond saint Jean, le pratique saint Jacques. Voyez aux jours de la réforme un Luther et un Mélanchton, un Calvin et un Farel, et dans le catholicisme du grand siècle un Fénelon

et un Bossuet, un Vincent de Paul et un Pascal.

Et ne croyez pas que Dieu ne se glorifie que dans ces personnalités supérieures. Il veut se servir des individualités les plus obscures dans leur variété infinie. Il y a dans la famille et dans l'église de tous les temps des faibles et des forts, des ardents et des pacifiques, des hommes de recueillement et des hommes d'action; des Marie qui subjuguent par leur tendre mysticité et des Marthe qui servent sans auréole. Dieu veut utiliser tous ces types, toutes ces aptitudes, et il n'est pas de personnalité humaine, si chétive, si obscure quelle soit qui, en se donnant à Dieu, ne puisse devenir un instrument de ses desseins de gloire. Ici même nos jugements sont singulièrement faillibles : ce qui nous semble grand est bien petit peut-être, ce qui nous semble petit est grand aux yeux de Dieu, selon cette parole étrange de saint Paul : « les membres les plus faibles de l'église sont les plus nécessaires. »

Mon frère ou ma sœur, vous êtes-vous dit que vous êtes une de ces innombrables créations de Dieu dans lesquelles il veut se glorifier ? Vous êtes-vous dit : j'ai reçu de Dieu une individualité, un caractère que je dois lui apporter pour qu'il l'emploie à son service et au bien de mes frères ?

Que ce langage est rare ! Et n'entendons-nous pas s'exprimer autour de nous des pensées bien différentes ? — Je tiens *de la nature*, nous dit-on, une organisation physique et morale que je ne puis changer et qui détermine le sens de ma vie. — Vous reconnaissez là ce fatalisme moderne qui attribue tout au tempérament, au milieu, à la race, qui va jusqu'à voir dans le mal une infirmité plutôt qu'une transgression, dans le criminel une victime plutôt qu'un coupable. Cette doctrine funeste nie à la fois la liberté en l'homme qui ne peut résister à sa nature, et la liberté de Dieu qui ne peut aider l'homme à en triompher. Alors on ne lutte pas et le caractère se développe dans le sens du mal : l'ardeur dégénère en violence, la sensibilité en susceptibilité malade, la douceur en mollesse, la force en tyrannie, la prudence en ruse : il n'est pas une vertu qui ne puisse devenir un vice dans « le laboratoire impie du tentateur ». Les chrétiens eux-mêmes ne luttent pas assez résolûment contre les tentations de leur caractère. Ils font profession de croire que l'Évangile change les cœurs, et ils restent emportés ou inertes, orgueilleux, égoïstes, légers et vains comme les gens du monde. Mais depuis quand, je vous prie, avez-vous découvert que la piété peut se

concilier avec les défauts du caractère, c'est-à-dire avec le mal ? Où avez-vous appris cette tolérance insensée ? Ah ! si l'individualité que nous avons reçue de Dieu a son utilité et son prix, si nous disons aujourd'hui que les caractères s'effacent et qu'il faut conserver soigneusement les fortes empreintes, c'est à la condition de sacrifier tout ce qui est mal dans toute individualité en l'immolant au pied de la croix, et de tailler dans cette matière première dont nous sommes faits la statue de l'homme nouveau. C'est ainsi que les caractères les plus divers, les natures les plus opposées se transforment sans s'anéantir, se développent dans la direction du bien et non dans celle du mal, deviennent sous l'action de l'Évangile non des éléments de désordre mais des éléments d'harmonie, et concourent ensemble, par leur contraste même, à l'utilité commune et à la gloire de Dieu.

Le ciel de Marthe et de Marie vient de s'assombrir, Lazare leur frère est malade. Lazare n'est pas apôtre, Jésus ne l'a désigné pour aucune charge particulière, et cependant il est honoré de l'amitié du Divin Maître, et il va devenir un monument de

sa puissance souveraine. Quelle humilité et pourtant quel intérêt autour de cette figure sans relief ! Avais-je tort de vous dire que toute individualité peut servir Dieu dans l'obscurité comme dans la gloire ?

Les deux sœurs inquiètes de l'état de leur frère envoient à Jésus ce touchant message : « Seigneur, celui que tu aimes est malade. » Mais Jésus tarde à venir. Quelques jours s'écoulent dans une détresse que nous pouvons comprendre, nous tous qui avons compté les heures au chevet d'un malade aimé. Le mal s'aggrave et Jésus ne vient pas. Lazare meurt, on le met au sépulcre et lorsque le divin Maître viendra voir son ami, il ne trouvera que sa tombe.

Jusqu'à ce moment les deux sœurs ne se distinguent pas l'une de l'autre : mêmes angoisses, mêmes souffrances ; l'épreuve égalise pour un temps les caractères et confond les individualités. Mais à l'arrivée du Maître, ces deux natures se traduisent par des manifestations diverses. Marthe paraît la première, elle sort de sa demeure, elle va, elle court au-devant de Jésus et lui adresse cette parole où le regret, le reproche même ne sont que l'expression de la douleur et de la confiance : « Seigneur, si tu

eusses été ici, mon frère ne serait pas mort ! Mais maintenant je sais que tout ce que tu demanderas à Dieu, Dieu te l'accordera. » Remarquez, mes frères, le progrès de sa foi. A cette confiance Jésus répond par cette affirmation précieuse : « Ton frère ressuscitera, » mais il ne s'explique pas sur le moment de cette délivrance. Marthe, hésitante et troublée parce que sa foi est mise à une plus grande épreuve : « Je sais qu'il ressuscitera au dernier jour. » Alors Jésus avec une autorité croissante : « Je suis la résurrection et la vie, celui qui croit en moi vivra quand même il serait mort, » et l'interpellant avec énergie : « Crois-tu cela ? — Oui, Seigneur s'écrie-t-elle aussitôt, je crois que tu es le Fils de Dieu qui devait venir au monde. » Est-ce bien là la Marthe d'hier, celle qui ne voyait en Jésus que l'ami terrestre, celle qui était si lente à saisir les réalités invisibles ? Oh ! comme l'épreuve a développé ses instincts spirituels et fait grandir sa foi ! Ainsi ces natures simples et franches, quand la lumière d'en haut les éclaire, répondent avec ardeur à l'appel divin, et leur piété confiante a des élans sublimes.

Pendant cet entretien de Marthe avec Jésus, que devient Marie ? Elle reste dans sa demeure, savourant silencieusement sa douleur. Elle ne se lève,

elle ne sort que lorsque sa sœur lui a dit en secret : « le Maître est ici et il t'appelle. » Arrivée auprès de Jésus, elle se jette à ses pieds et la même plainte s'échappe de son cœur : « Seigneur, si tu eusses été ici, mon frère ne serait pas mort. » Jésus n'engage pas d'entretien avec Marie. Il n'a pas besoin, comme il l'avait fait pour Marthe, de réveiller et d'interroger sa foi : il sait que la foi brûle comme une lampe ardente dans cette âme profonde, et que la douleur n'a pu qu'en raviver l'éclat. Aussi n'échange-t-il avec elle aucune parole, il n'échange que des larmes. « Et Jésus pleura, » nous dit notre texte, dans le verset à la fois le plus court et le plus riche des Évangiles : « Et Jésus pleura. »

Que n'ai-je le loisir de décrire cette scène d'une inexprimable tendresse et d'une grandeur épique ! Que ne puis-je, en relevant tous les traits de cet émouvant tableau, vous montrer Jésus tout inondé de ces pleurs qui attestent la réalité de sa personne humaine, s'avançant vers le sépulcre, commandant qu'on en ôte la pierre, prononçant alors sur celui que la mort dévorait depuis quatre jours la parole créatrice qui lui rend la vie, et affirmant par le plus grand de ses miracles son éternelle divinité !

Mais j'ai hâte de vous dire : à l'exemple des

sœurs de Lazare, lorsque l'épreuve vous visitera, appelez Jésus. Si l'un de vos bien-aimés est couché sur un lit de souffrance, adressez à Jésus le message de Marthe et de Marie : « Seigneur, celui que tu aimes est malade. » Si l'épreuve est consommée, si votre Lazare est au sépulcre, appelez Jésus car Il est toujours « la résurrection et la vie ». L'heure de l'affliction est une heure décisive pour tous les caractères et pour toutes les âmes. Avec Christ, si amère qu'elle soit, elle est toujours féconde. Sans Christ elle est deux fois amère, et elle reste misérablement stérile.

Si vous ne vous approchez pas du Sauveur sous le coup de l'épreuve, mes frères, vos individualités diverses vous feront manquer, chacune à sa manière, le but sacré de la douleur. Ces natures positives et pratiques, un instant soulevées au-dessus de la terre, éteindront leurs aspirations supérieures et retourneront à l'aliment qui périt. Ces natures vives et mobiles demanderont à un oubli profane l'apaisement de leur douleur. Ces natures passionnées s'abandonneront à l'irritation et à la révolte. Ces natures idéales, cruellement déçues par la vie, s'enseveliront dans leur deuil comme dans une tombe et se déroberont à la tâche ter-

restre. Ainsi sera perdu pour les unes comme pour les autres l'effet salutaire du châtement de Dieu. — Mais tournez-vous, pauvres affligés, vers le Rédempteur de vos âmes, appelez et retenez à votre foyer désolé l'Hôte divin, et l'épreuve sera pour chacun de vous aussi féconde en consolations qu'en progrès spirituels. Il accourra à vos cris Celui qui est l'ami fidèle et le Sauveur puissant; il accueillera avec une sympathie inépuisable toutes les manifestations de votre douleur. Il ne vous reprochera point ce cri involontaire des deux sœurs : « Seigneur, si tu eusses été ici, mon frère ne serait pas mort; » il vous comprendra vous qui allez et venez comme Marthe et qui épanchez en paroles agitées le trop-plein de votre cœur; il vous comprendra vous qui, comme Marie, ne pouvez que pleurer en silence. Il vous comprendra vous qui êtes abattus et près de succomber, vous aussi qui êtes forts et dont la sérénité nous étonne. A tous il offrira son amour qui soulage et son bras qui relève; à tous il dira comme à Marthe en vous rendant vos morts, non par la vue mais par la foi : « Ne t'ai-je pas dit que; si tu crois, tu verras la gloire de Dieu? »

Marthè et Marie ont vu la gloire de Dieu. Après avoir connu l'amertume de l'épreuve, elles ont savouré la douceur de la délivrance. Quelle joie, mais aussi quelle gratitude ! Nous les retrouvons quelques jours après, prenant part, avec Lazare ressuscité, à un festin que Simon le lépreux, objet lui aussi d'un miracle de compassion, offre à son libérateur.

La Pâque des Juifs approche, celle qui doit être la dernière pour Jésus. Les disciples lui ont dit avec un pressentiment douloureux : « Tu retournes en Judée, et les Juifs cherchent à te faire mourir. » Caïphè, prophète involontaire, vient d'annoncer sa mort. Eh bien oui, Jésus est là, et se jette dans vos embûches, Scribes, Pharisiens, peuple ingrat qui avez juré sa perte ! Instruisez le procès, achetez la trahison, préparez l'instrument du supplice. Jésus est là, et les desseins de Dieu laissent un libre cours à votre haine ! — Mais tandis qu'on médite dans l'ombre l'horrible crime, Jésus doit encore trouver à Béthanie des témoignages d'amour, et c'est dans cette bourgade hospitalière qu'il passera les dernières heures paisibles de sa vie terrestre.

Dans ce festin, hommage d'une reconnaissance collective, les deux sœurs reparaissent avec leurs

caractères divers dominés par la consécration au divin Maître. Marthe continue son rôle de dévouement, mais, soyez-en bien sûrs, avec des sentiments nouveaux : le cœur et le regard en haut tout en s'adonnant à des soins terrestres, écoutant de toute son âme, pendant qu'elle sert les convives, les paroles de l'Hôte céleste. — Et Marie?... Nous ne la voyons pas : manquerait-elle à cette fête de l'action de grâce?... Attendez, elle est restée quelques instants de plus dans sa demeure, repassant dans son cœur tous ses souvenirs de douleur et de joie. Tout à coup, saisie d'une inspiration sublime, elle prend l'objet le plus précieux qu'elle possède : c'est un vase d'albâtre contenant un parfum de grand prix. Elle se rend chez Simon, elle entre dans la salle du festin, va droit au divin Maître, et sans prononcer une parole, elle répand le parfum sur ses pieds, les essuie avec ses cheveux, et brise le vase d'albâtre. Éloquent et symbolique hommage ! Les voyez-vous, ces natures intimes et recueillies se déployant soudain en manifestations inattendues, allant plus haut et plus loin que toutes les autres dans leur pieux essor, et passant de la contemplation silencieuse à l'un de ces actes qui étonnent le monde. La voix morose de Judas murmure : « A

quoi bon cette perte? » Mais Jésus : « Laissez-la faire : elle a gardé ce parfum pour le jour de ma sépulture. »

Marie, l'entendez-vous de la bouche de votre Maître, vous aviez gardé ce parfum pour le jour de sa sépulture? Ainsi vous n'êtes plus une humble femme apportant aux pieds de Jésus son offrande de grand prix : vous vous unissez à la grande voix des prophètes, des David, des Esaïe, des Daniel qui ont contemplé à travers les siècles l'immolation de l'homme de douleurs. Par une intuition sublime, vous voyez déjà dans sa mort mystérieuse celui qui est encore assis à la table du festin, et vous devancez les saintes femmes qui vont l'embaumer au sépulcre. Marie, ce n'est point assez : en même temps que vous êtes le passé dans ses plus hautes aspirations, vous êtes l'avenir dans ses plus magnifiques hommages ! Vous êtes l'incarnation de l'Église apportant à son mystique époux, dans la personne des rois, les sceptres, les couronnes, les richesses et la puissance ; dans la personne des savants, les plus beaux dons de l'intelligence et du génie ; dans la personne des martyrs, la jeunesse, l'espérance, la liberté, la vie elle-même, joyeusement immolées à celui qui s'est donné pour nous !

Marie, vous inaugurez au sein du peuple de Dieu l'ère de ces actes extraordinaires, de ces saintes folies, de ces héroïsmes sublimes qui feront dire au monde : Tu as vaincu, ô Galiléen !

Arrêtons-nous à ce dernier témoignage que la famille de Béthanie offre à Jésus-Christ. Si belle et si poétique qu'en soit la forme, c'est le fond qui importe, et ce fond s'appelle de l'un des noms les plus grands de la langue humaine, le sacrifice. Le sacrifice, voilà ce que nous devons à Jésus-Christ. Ce n'est pas assez de l'appeler à notre foyer comme un Hôte céleste ; ce n'est point assez de nous jeter dans son sein au jour de l'épreuve, de le bénir avec gratitude à l'heure de la délivrance. Qui que vous soyez, vous avez un parfum à répandre à ses pieds, c'est votre vie sanctifiée ; vous avez un vase d'albâtre à briser, c'est votre cœur. Ah ! mes frères, au nom d'un amour plus grand que celui que Jésus pouvait témoigner à la famille de Béthanie en s'asseyant à son foyer, au nom d'un miracle plus éclatant que celui de Lazare arraché au sépulcre, au nom du Fils de Dieu mourant sur la croix pour sauver un monde perdu, faites à votre Rédempteur le sacrifice total de vous-même. Le sacrifice, c'est

le but suprême de la vie et de toute vie. Le sacrifice, c'est l'unité supérieure dans laquelle doivent se fondre tous les éléments humains. C'est ici que peuvent se rencontrer les faibles et les forts, les petits et les grands, la richesse et la pauvreté, l'ignorance et le savoir, l'obscurité et la gloire; toutes les conditions, tous les caractères, toutes les individualités. C'est dans cette ardente consécration que les lacunes se combler, que les imperfections s'effacent, que les défauts se corrigent, que les qualités brillent d'un plus vif éclat. C'est à ce feu de l'amour divin que les âmes s'embrasent, et que de leur variété infinie s'exhale un même encens dont les parfums remplissent la maison de Dieu !
